

Jean-Michel LOUKA

<http://www.louka.eu>

SEMINAIRE 2008-2009

3^e séance du 02 décembre 2009

UNE FIGURE DE L'OBJET *a*

Nous aurons fait l'épreuve, - dont nous allons dorénavant tirer enseignement – lors des deux premières séances de ce séminaire, qu'avec « la jeune homosexuelle », à être un maître, un maître qui, cependant, aime comme un chien, aime en chien, en maîtresse chien, qu'à exister dans la chiennerie amoureuse, cela n'emporte pas pour autant la conviction d'atteindre par ce biais quelque chose de la dimension fondamentale du féminin, tel qu'on cherche à l'aborder cette année.

Pourquoi ? Ne serait-ce que parce que la jeune homosexuelle échappe systématiquement et volontairement à tout « rapport sexuel » concret, dont la crudité charnelle la dégoûte... ? Ne serait-ce que par ce refus, et pour le dire simplement, elle n'a *pas de corps*, à préciser de corps dans le Réel. On peut dire qu'elle marque le pas à propos de son corps dans le Réel en le niant, le déniait même, au niveau de ses pulsions. Ainsi son corps réel n'entre-t-il pas dans la question de son « tout amour » ? Bref, que son « tout amour », son tout amour narcissique, excluant en quelque sorte, par ce biais, et quasi-totalement, la question phallique, c'est ce qui nous empêcherait d'accrocher, d'attraper, de ce fait, quelque chose d'essentiel de la dimension du féminin ? Que pour prendre le chemin d'atteindre au féminin, il faudrait y réintroduire la question phallique, y réintroduire le phallus, la problématique phallique, y réintroduire, en somme de *La femme*, laquelle selon Lacan n'est « pas toute », certes...mais, inversement, on vient de l'éprouver dans ces deux premières séances du séminaire, pas-toute non plus dans le pur amour, de ce fait impossible, comme amour chien ou pas !... La réponse est oui.

Il faut donc se rendre à l'évidence, pour progresser sur cette question du féminin, qui ne serait alors que quelque chose qui se déduit du recoupement ou de la combinaison de ces deux dimensions, il faut avancer en tenant, à la fois, *la question phallique* ET *la question pas-toute phallique* de ladite. Pas l'une sans l'autre ; pas l'Une sans l'Autre... ! Et, en termes de jouissance féminine, de la *jouissance phallique* et de la *jouissance de l'Autre*, jouissance supplémentaire, jouissance du corps de l'Autre, comme ne manque pas de le préciser Lacan.

Et de remarquer, à nouveau, c'est comme ça, que ce sont les femmes qui ont à porter, dans l'histoire culturelle, mais aussi dans leur questionnement

purement subjectif, cette question du féminin,... Pas-toutes les femmes, cependant, lesquelles, celles qui y échappent, sont alors à considérer dans leur statut strictement phallique comme des hommes. Ces dernières semblent pourtant être minoritaires. Ce sont donc majoritairement les femmes quand même, qui se coltinent la question du féminin, comme elles peuvent,...auxquelles s'ajoutent quelques hommes, dits parfois à juste titre, « féminins », ce qui ne veut pas dire efféminés, pas plus qu'homosexuels ! D'où l'intérêt, ces dernières années avec les travaux américains des *Gay and Lesbian studies*, de distinguer genre (*gender*) et sexe (*sex*).¹ Sexe anatomique mâle, homme, ou femelle, femme ; genre, *position de sexe*, psychique et/ou social, masculin ou féminin.

Le problème, c'est que le féminin qui nous préoccupe cette année, abordable, vous commencez à le ressentir, par les deux sexes, c'est un féminin qui nécessite le phallus, qui ne peut pas en faire l'économie, la référence phallique freudienne,...pour venir y faire pièce par le biais de ce *pas-tout* lacanien, de ce pas-tout dont nous sommes redevable à Lacan et que j'ai abordé, étudié avec vous l'année dernière au cours de mon séminaire qui s'intitulait : « La sexe naît « pas-tout » ». Naît, n, a, î, t. Du verbe naître.

Mais ce qui reste,...c'est précisément *un reste*. C'est très étrange car, cela nous rappelle l'objet petit a, défini par Lacan comme un reste, le reste de l'opération de subjectivation. Eh bien le féminin, c'est aussi un reste. Mais est-ce le même...? C'est donc ce qui reste du produit de la division qui s'effectue du « pas-tout » phallique, sorte de diviseur - il divise les hommes et les femmes, il divise aussi les femmes entre elles -, la possibilité, en d'autres termes de la jouissance supplémentaire du pas-tout phallique dont témoignent certaines femmes sans pouvoir en dire quelque chose de plus, je reprends ici les termes de Lacan lui-même, possibilité de cette jouissance dite « féminine » du pas-tout phallique, d'avec la jouissance « toute-phallique » de l'homme, attribut cependant aussi de toute femme, via *his majesty the clitoris*. C'est ainsi, un tout phallique écorné, parce que divisé, par un « pas-tout » phallique. Le résultat est égal... Egal à quoi ? Egal à ce que nous nommons la part de jouissance des femmes eu égard au hommes. Mais il y a un reste. Ce *reste* de l'opération de division qui ne tombe pas juste, c'est *le féminin*,...et pour les deux sexes !

Ainsi, si les jouissances se supplémentent, la jouissance dite féminine du pas-tout phallique, c'est-à-dire que cette potentielle *jouissance Autre* d'une

¹ « *Gender (Genre)* – Terme dérivé du latin *genus* et utilisé par le sens commun pour désigner une catégorie quelconque, classe, groupe ou famille, présentant les mêmes signes d'appartenance. Employé comme concept pour la première fois en 1964 par Robert Stoller, il a d'abord servi à distinguer le *sexe* (au sens anatomique) de l'*identité* (au sens social ou psychique). Dans cette acception, le *gender* désigne le sentiment (social ou psychique) de l'identité sexuelle, alors que le *sexe* définit l'organisation anatomique de la différence entre le mâle et la femelle. » Elisabeth Roudinesco et Michel Plon, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Fayard, 1997, p.376.

femme supplémente sa jouissance clitéro-phallique de femme, le féminin, c'est un substantif qui va venir nommer - c'est une nomination, c'est donc quelque chose qui va faire *trou*, qui va trouser l'imaginaire jusqu'à l'insupportable de la fascination ou du rejet, ou encore de l'envie ou du mépris, si l'on suit le dernier enseignement de Lacan -, qui va venir nommer le reste d'une opération de division des jouissances : jouissance phallique, que divise la jouissance du corps de l'Autre, égale un résultat de l'opération, une supposée fraction, laquelle ne nous intéresse pas pour le moment, une fraction qui ne tombe pas juste, un nombre à décimales. Parce que ce qui nous intéresse, c'est, lorsqu'on s'arrête au nombre, sans ses décimales, il y a justement ce reste, indivisible, ou divisible...à l'infini.

Ce reste est *un reste réel*. Ou plutôt *un reste dans le Réel*. Résultat du *trou* effectué par la nomination symbolique d'une faille dans l'imaginaire, dès lors assumée comme telle. Mais impossible ensuite à ré-imaginer, ou re-symboliser. Si ré-imagination et re-symbolisation il y a, ce sera, pour le féminin, de le faire passer sous un pavillon de complaisance culturel, nommément celui du truchement dit de la *féminité*, laquelle consiste, le plus souvent, à habiller une femme,...pour mieux le déshabiller !

Il s'ensuit que, culturellement, le féminin, sera toujours abordé comme un *moins quelque chose* ou, par retournement en son contraire, un *plus quelque chose*. Moins de phallus, moins de muscles, moins de puissance, moins de force, moins de pugnacité, moins solaire, moins de traits marqués, moins carré, moins désirant, manquant toujours de quelque chose... Plus court, plus faible, plus frêle, plus passif, plus complaisant, plus accommodant, plus de traits estompés, plus lunaire, plus tendre, plus rond, plus amoureux...

L'homme tout-phallique, lui, n'a rien à supplémenter, ni à retrancher, ni diviser et il n'est que *le multiple de lui-même*. Il se sent *tout-UN*, individu, plus que sujet, individu, indivisible, clone de tout-Un. D'où son désarroi devant le féminin. Dépité, désorienté, il ne sait que faire. Il est, au sens strict, *étranger* à ce féminin, qu'il ne comprend pas, qu'il trouve d'emblée « étrange » et qui, bientôt va lui fait peur, l'angoisser. Parce qu'il s'en trouve exclu, rejeté, voire nié dans son être même.

Alors nous voilà bien marri (avec deux « r »).
Reprenons.

Sidonie Csillag sait qu'il n'y a pas de réponse conclusive à propos

de la question du féminin. Elle est impossible. Elle le sait d'un savoir qui, d'exclure la jouissance phallique, laquelle est hors-corps, de tout son horizon, n'a plus qu'à faire fond de la jouissance de l'Autre, qui est hors-langage et devient, confine à être une jouissance folle, énigmatique pour reprendre les termes de Lacan lors de l'ultime séance du 26 juin 1973 de son Séminaire *Encore*...

Elle sait aussi de cette question du féminin, que pour les femmes, cette question, curieusement ça leur échoit, qu'elles l'ont en charge. Et que, s'il y a du féminin, ce n'est, pour elle, que parce qu'**il n'y a pas de rapport sexuel** ou plutôt parce qu'elle s'en abstient d'y concourir. Ce que Sidonie maintient tout au long de sa vie,... parce qu'elle croit, - pas d'autre explication possible, à mon sens -, qu'il y a du rapport sexuel envisageable pour elle.

Cependant, le « il n'y a pas de rapport sexuel », c'est ce qui fait réellement point d'origine et ressource continue de la question du transfert, c'est-à-dire, en somme,... de l'amour ! D'où cette relance constante et sans faille à laquelle on assiste tout au long de son existence.

Je rappelais, dans l'argumentaire de ce séminaire de cette année, que Lacan, à la séance du 26 juin 1973 de son Séminaire, *Encore*², disait ceci :

« Si j'ai énoncé que le transfert, c'est le sujet supposé savoir qui le motive, ce n'est qu'application particulière, spécifiée, de ce qui est là d'expérience. Je vous prie de vous rapporter au texte de ce que, au milieu de cette année, j'ai énoncé ici sur le choix de l'amour. J'ai parlé en somme de la reconnaissance, de la reconnaissance, à des signes toujours ponctués énigmatiquement, de la façon dont l'être est affecté en tant que sujet du savoir inconscient.

Il n'y a pas de rapport sexuel parce que la jouissance de l'Autre prise comme corps est toujours inadéquate - perverse d'un côté, en tant que l'Autre se réduit à l'objet *a* - et de l'autre, je dirai folle, énigmatique. N'est-ce pas de l'affrontement à cette impasse, à cette impossibilité d'où se définit un réel, qu'est mis à l'épreuve l'amour ? ».

Si Sidonie est dans une **jouissance folle, énigmatique** vis-à-vis de la baronne Léonie von Puttkamer, cette dernière, la baronne est, vis-à-vis de ses amantes, dans une jouissance perverse, car l'Autre, pour elle, se réduit à l'objet petit *a*. La baronne aime alors comme un homme. Sa jouissance est phallique, elle semble étrangère à la jouissance supplémentaire - bien qu'arrêtée par celle qui la présentifie, Sidonie -, et ignore la possibilité

² Jacques Lacan, *Encore*, La Séminaire, Livre XX, séance du 26 juin 1973, Seuil, 1975, p.131.

d'atteindre au féminin. La baronne est dans la position d'un homme ! Et Sidonie est, indéfectiblement, dans son « tout-amour » de l'Autre.

L'une et l'autre ratent *l'accès au féminin*, mais pour des raisons inverses et exclusives.

Qu'est-ce alors qui noue ensemble ces signifiants qui se renvoient sériellement l'un à l'autre dans une ronde infernale ? Le *féminin*, le *sexe*, la *jouissance*, le *réel* et l'*amour* ?

Nous en sommes là :

1) Il y a un *Réel*, qui se dit ainsi : « *il n'y a pas de rapport sexuel* », sous entendu inscriptible dans la structure, autrement dit on ne fait l'amour qu'avec son inconscient, via son fantasme, on n'est donc aucunement « en rapport » avec la différence sexué de l'autre.

2) A la place de quoi, il y a un *Imaginaire* qui se précipite à remplir le vide, comble provisoirement le manque, dans ce qu'on appelle *l'amour*.

3) *La jouissance* s'en mêle et réclame ses droits à la satisfaction, c'est-à-dire la mise en jeu du parcours des pulsions, et ceci sous deux formes, la *jouissance phallique* de l'homme et de la femme, plus une *Autre jouissance*, dite *supplémentaire*, jouissance dite encore féminine, que tout sujet, indépendamment de son sexe bio-anatomique peut parfois éprouver, mais dont il ne peut rien dire, étant hors-langage. Majoritairement ce sont les femmes qui l'éprouvent, mais à certains hommes cela peut aussi leur arriver... Ces derniers sont cependant minoritaires.

4) *Le féminin*, c'est ce qui *reste*, je précise, *dans le Réel*, de l'opération de division des deux jouissances qui ne tombe pas juste, pour autant que la *jouissance phallique* c'est ce qui va subir l'action de cet « *opérateur de division* » (et non pas donc comme supposé « rassembleur ») qu'est *la jouissance Autre*, ineffable, bien que ressentie,...mais pas par tout le monde.

Voilà... tout irait bien dans le « petit » monde de la psychanalyse lacanienne si...

Si quoi ?

Si Lacan n'avait pas, *in extremis*, changé sa façon de concevoir la préséance du « *il n'y a pas de rapport sexuel* » d'avec...*l'amour* ! Durant toute

l'histoire de sa théorisation, l'amour, c'est ce qui vient suppléer, faire réponse, à l'absence de rapport sexuel, il lui est donc temporellement secondaire,... jusqu'au jour où, tardivement dans son œuvre, un renversement stupéfiant va s'opérer. Renversement pas toujours remarqué ou admis de la plupart de ses élèves.

Avec la *dissolution* de l'Ecole Freudienne de Paris, son école, on s'est aperçu que c'était la question de l'amour et celle de son échec qui, plus que celle du non-rapport sexuel, était, en fait centrale et, même, primait pour Lacan.

Déjà au moment de son Séminaire de 1973-1974, *Les non-dupes errent*³, Lacan déplore que l'amour est un jeu dont on ne connaît pas les règles :

« Alors essayons de nous interroger sur ce qui pourrait arriver si on gagnait sérieusement de ce côté que...que l'amour c'est passionnant, mais que ça implique qu'on y suive la règle du jeu. Bien sûr, pour ça, il faut la savoir. C'est peut-être ce qui manque : c'est qu'on en a toujours été là dans une profonde ignorance, à savoir qu'on joue un jeu dont on ne connaît pas les règles. Alors si ce savoir, il faut l'inventer pour qu'il y ait savoir, c'est peut-être à ça que peut servir le discours psychanalytique. »⁴

Lacan n'aura pas réussi à donner, sa règle, ou ses règles au jeu de l'amour. Quand, un peu plus tard, il promeut une nouvelle école, il remet, curieusement incompris pour beaucoup, *en jeu l'amour*. Un *jeu*, un *amusement*, de l'amour qui aurait pu s'écrire, comme il l'avait déjà fait lui-même à plusieurs reprises, *le jeu de l'amour*.

L'appel à l'amour fut ainsi rédigé dans sa lettre du 26 janvier 1980, qu'il appellera, de lui-même, *une lettre d'amour*... :

« Ceci est l'Ecole de mes élèves, ceux qui m'aiment encore. »

Il s'agissait de l'*Ecole de la Cause Freudienne*.

On sait, par contre, avec le travail d'un Jean Allouch⁵, quel amour, clairement, il refusait :

« Si donc appel à l'amour il y a, au moins apprenons-nous par cette déclaration que l'amour ainsi convoqué ne saurait être, selon le vœu de Lacan, cet amour donateur d'éternité, cet amour même dont il aurait été l'objet de la part de tous les membres de l'EFP. »

³ Jacques Lacan, *Les non-dupes errent*, 1973-1974.

⁴ Jacques Lacan, *id.*, séance du 12 mars 1974.

⁵ Jean Allouch, *Contre l'éternité – Ogawa, Mallarmé, Lacan, Epel*, Essais, 2009, p.71

Quelle déclaration ? Celle-ci :

« Dans cette école, on ne tombe d'accord que sur ça : on m'aime. Tellement qu'on voudrait que l'éternité se dépêche de me changer en moi-même. Moi, je ne suis pas pressé, je ne m'aime pas au point de vouloir être moi-même. »⁶

Ses élèves étaient prêts à cela : lui offrir l'éternité. Leur amour était prêt à lui offrir l'éternité. De cette éternisation par l'amour, Lacan ne voulut pas. *In extremis*, pourrait-on dire. Ultimement en tout cas, puisque nous sommes au printemps 1980 et que Lacan va disparaître en septembre 1981, dix-huit mois plus tard !

Il faut donc en conclure quoi ? Eh bien, il faut en conclure que son appel à l'amour est à entendre autrement. A entendre comme un appel à un autre amour. Oui, mais lequel ? Eh bien justement, l'embarras est là, ... nous ne savons toujours pas de quel amour il voulait parler, quel amour il visait, même si on est assuré, en tout cas, que ce n'est pas un amour de l'éternité. Le refus est ici catégorique. Pas de Lacan à l'Institut, à l'Académie française.

Allouch le dira ainsi : « [...] il est un amour comme tel borné [...]. Mais borné en ce sens qu'il trouve sa limite en lui-même, et non pas dans quelque détermination qui lui serait extérieure, cette détermination fût-elle la mort de l'amant ou de l'aimé. Cette limite n'étant pas si aisée à concevoir, on ne s'étonnera guère que « l'amour Lacan », comme on peut le nommer, soit passé quasi inaperçu. Le grand secret de l'amour Lacan est là : sa règle du jeu est sa limite. »⁷

Selon donc l'inversion entre la mauvaise nouvelle du « il n'y a pas de rapport sexuel », d'abord primaire tout au long de son oeuvre, et l'amour réactivement secondaire à ce « il n'y a pas », rétabli à la fin de son oeuvre par : ce qui prime c'est l'amour, ... puis la déception de son échec qui fait apparaître le « il n'y a pas de rapport sexuel » comme un recours qui va lui-même échouer, mais lui, ponctué par les jouissances phallique et Autre, féminine, ... *où alors situer le féminin ?*

Eh bien, eh oui, ... si le féminin est bien ce reste de la division des deux jouissances, comme nous l'avons dit plus haut, il n'y a pas d'autre issue que de le situer, ledit féminin, je vous le donne en mille, comme ... une *figure de l'objet a...* ! De le prendre dans la série des objets a : le sein, l'étron, le regard, la voix, ... le rien comme cinquième objet a, ... et le féminin, comme, non pas

⁶ Jacques Lacan, « Allocution de bienvenue prononcée à l'ouverture de la réunion convoquée par lui le samedi 15 mars au PLM Saint-Jacques. », 1980.

⁷ Jean Allouch, *opus cité*, p.74.

sixième,...mais cinquième objet petit a bis !! De le prendre dans *le désirable, la cause du désir*, et *le plus-de-jour*.

Pourquoi ? Parce que, comme tous les autres objets petit a sus-cités, à chaque fois qu'il est rencontré, on peut dire, avec Lacan, ou comme Lacan le montrait :

« *Ce n'est pas ça !* »

Ce « ce n'est pas ça », c'était, pour Lacan, faut-il le rappeler, *l'un des noms de l'objet petit a*. Le féminin devient ainsi pour nous ce soir, l'un des objets petit a, une figure supplémentaire de l'objet a, de la série des objets petit a,...mais attention ! Pas n'importe lequel. Pourquoi ?

Nous avons énoncé que le féminin serait un cinquième objet bis, parce que le cinquième objet serait celui qui apparaît parfois, peu souvent, pas toujours confirmé dans le discours de Lacan, le *rien* !

Mais, faut-il rappeler que la série des objets petit a, n'est référée qu'à l'existence des pulsions : quatre pulsions, quatre objets partiels, donc quatre objets petit a. Deux chez Freud, plus deux avec Lacan.

- A la *pulsion orale* freudienne – zone érogène les lèvres - correspond le sein comme objet petit a ;

- A la *pulsion anale* freudienne – zone érogène l'anus - correspond l'étron, les *faeces*, comme objet petit a ;

- A la *pulsion scopique* lacanienne – zone érogène l'œil - correspond le regard, comme objet petit a ;

- A la *pulsion invoquante* lacanienne – zone érogène les cordes vocales - correspond la voix, comme objet petit a.

Mais le *rien*, comme objet petit a, serait redevable de quelle pulsion, correspondrait à quelle zone érogène... ?

Il nous faut donc plutôt parler d'une série, « canonisée », de quatre objets petit a,... et d'autres *faisant figure de*, ou plus simplement *figures d'objets petit a* (tels le rien donc, mais aussi, par exemple *la cendre*, etc.) et qui vont prolonger, d'une certaine manière, la série, comme son point de fuite. Ainsi en est-il du rien et du féminin jusqu'à, allons-y, jusqu'à, parfois arriver, n'est-ce pas, à, oui, à *les identifier. Le féminin,...comme rien*. Et, je vous prie de croire, que ce n'est pas rien. Quand on vous dit : « Et aujourd'hui, qu'est-ce que t'as fait ? » Et que vous répondez : « rien ! », croyez-vous sincèrement que ce rien qui a occupé toute votre journée, ce ne soit...rien, au sens de nulle chose, au sens du vide ? Absolument pas, bien sûr ! Ce rien, parfois, bien loin du vide, aura été parfaitement compact, plein et très peuplé... !

Plus encore que *rien*, le féminin, ce serait plus, beaucoup plus, ce serait *trois fois rien*, comme quand on dit « il s'en est fallu de *trois fois rien* pour que...etc. ». Donc, c'est apparemment pas grand-chose, mais en même temps ça compte pour beaucoup ! Si je complète la phrase ci-dessus ainsi, on va comprendre :

« Il s'en est fallu de *trois fois rien* pour que l'autobus ne *le renverse, l'écrase* » !

Ce *trois fois rien* devient tout à coup de la plus grande importance, vital même...eh bien, c'est ça aussi le féminin !

Et l'on aurait grand intérêt, hommes et femmes, à cesser de négliger ce *trois fois rien* qui peut, on vient de l'évoquer, nous coûter, tout bonnement, la vie. La Vie, donc, ne saurait se priver de ce *trois fois rien* que l'on appelle énigmatiquement *le féminin* et que la plupart des hommes passe son temps à *refuser*, déniait pour la contourner ainsi une part cruciale de la sexualité humaine.

Freud, en 1937, encore à la fin de son œuvre comme de sa vie, ne dit-il pas, dans *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin* : « Le refus du féminin...une part de cette grande énigme de la sexualité ». ⁸

C'est, - j'avancerai cela, aujourd'hui avant de vous quitter -, parce que quelque chose du féminin, de celle ou de celui qui le porte, l'incarne, sait, s.a.i.t, dans l'amour, l'amour de transfert, que la question de l'amour doit être référée au *sujet supposé savoir*, qu'une analyse est possible, voire souhaitable, ou même est devenue impérative. L'analyste, lui, ne sachant pas - il n'est pas un maître, il ne fait pas le médecin, même s'il l'est par ailleurs - est dans cette *position* du *sujet supposé savoir*, comme l'a nommée Lacan. Ce *sujet supposé savoir* que Lacan identifie au transfert et réciproquement. Il dit constamment : « Le transfert, c'est le sujet supposé savoir ».

Le psychanalyste, c'est l'invention de Freud pour répondre à ce *trois fois rien*, vital, du *féminin*. Y répondre, et avant tout l'accueillir comme jamais. Comme jamais il ne le fut dans l'Histoire. L'accueillir et y répondre dans cette position d'un métier de ce fait impossible (dixit Freud, comme celui de gouverner et celui d'éduquer), où l'on prend...des risques, sinon des coups.

Sigmund Freud, dans une correspondance privée énonce la contingence de ces risques du métier ainsi :

⁸ Sigmund Freud [1937], « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », in *Résultats, idées, problèmes*, II, Paris, PUF, 1985, p.266 ;

« Etre calomnié et roussi au feu de l'amour avec lequel nous opérons, ce sont les risques du métier. »⁹

Et Jacques Lacan ne le contredit pas, même s'il en fait une potentialité intrinsèque de l'analyse en tant que telle lorsque le 30 mars 1974, il dit à son auditoire, lors d'une conférence :

« Enfin, il est certain que s'il y a quelque chose qu'ils [les psychanalystes] préfèrent ne pas savoir, c'est à quoi ils servent.

Donc, moi je ne vous l'ai absolument pas même laissé entrevoir qu'au milieu de ce nœud, que vous soyez libres de quoi que ce soit – si ce n'est d'en choir en vous offrant comme pâture à l'amour : car c'est ça l'analyste, hein ! – c'est quelqu'un qui se fait consommer...

...il y en a à qui ça plaît parce que ça rapporte. Freud avait trouvé ça : quand même, on pouvait bien se donner en communion comme ça, il fallait que ça paye : mais en réalité...rien paye ça.

S'offrir comme objet d'amour - car c'est bien de ça qu'il s'agit dans l'analyse, n'est-ce pas ? – s'apercevoir qu'au nom de ceci que vous attachez, que vous collez à la question du savoir, que ça déclenche l'amour, jamais ça n'a été vraiment élucidé. »¹⁰

Ainsi, on conclura ce soir, mais d'une manière que l'on voudra non-conclusive, que l'analyste, *le psychanalyste*, c'est celui, celle, qui aura acquis, au moyen de son analyse personnelle poussée jusqu'à *sa fin* (et non pas seulement son terme) *la capacité à supporter cette position* pour permettre, au fond, quoi ? Je dirai, pour permettre que le féminin s'avance vers lui, elle, afin de se faire accueillir, entendre, reconnaître, admettre enfin comme ce *trois fois rien* sans lequel il n'y a plus de *vie érotique* possible entre les humains de tous les sexes que l'on voudra, de toutes les positions déclarées de sexes et de genres confondues. Qu'enfin, que quelque chose du féminin *passé*... !

⁹ Cité in : Jean Allouch, *Contre l'éternité...*, opus cité, p.75.

¹⁰ *Op. cit.*, p78-79.